

JE ME SOUVIENS DE LA TERRE

Myriam Marzouki / Sébastien Lepotvin



Revue de presse générale

Journalistes présents à L'Azimut :

Demey Éric - Scènweb
Perez Mathieu - Le Canard enchaîné

Journalistes présents à La Concorde :

Adam Garnung Thomas - Pièces Détachées / Radio Campus
Aglan Alya - CultureTops
Bouquet Vincent - L'Esprit critique / Médiapart
Boutelou Lucie - RFI
Cheissoux Denis - France Inter
Croizer Callysta - Les Echos
Durand Jean-Marie - Les Inrocks
Grimm-Weissert Olga - Quotidien de l'art
Hahn Thomas - Transfuge
Pizzichillo Camille - Pièces Détachées / Radio Campus
Robert Catherine - La Terrasse
Servin Micheline - Les Temps Modernes
Souleimani Zineb - L'Esprit critique / Médiapart
Wahl Julia - CULT News

AUDIOVISUEL

Accueil > Emissions > Pièces détachées > Pièces détachées : poésie et philosophie au théâtre...



Pièces détachées : poésie et philosophie au théâtre pour une véritable politique

PARTAGER



Type Magazine

Culture

🕒 Lundi 25 Mai 2026



Lire



Télécharger

Entretien

Ce soir nous avons le plaisir de recevoir en interview Myriam Marzouki pour **Je me souviens de la terre** dont elle est metteuse en scène et qui se joue du vendredi 22 au samedi 30 mai au Théâtre de la Concorde. Une pièce qu'on pourrait dire opératique, dans le sens où c'est un art total : pour aborder la question de la lutte contre l'accaparement des ressources, la question de la défense de nos biens communs, Myriam Marzouki fait appel à tout l'arsenal du théâtre : de belles images-tableaux qui rappellent l'esthétique de Georges de La Tour, une langue au lexique soutenu pour aborder la fiction, des témoignages qui font vibrer le spectacle vers le documentaire, des changements de plateau oniriques où une table devient un radeau sur lit de fumée, des chants qui émeuvent et font respirer la dramaturgie, une chorégraphie minimaliste et pas du tout ostentatoire à coup de slow motion et reverse.

Lien d'écoute :

<https://www.radiocampusparis.org/emission/N6-pieces-detachees/p2oN-pieces-detachees-poesie-et-philosophie-au-theatre-pour-une-veritable-politique>

QUOTIDIENS

CRITIQUE

Le Théâtre de la Concorde, scène de la discorde

Myriam Marzouki sème habilement les désaccords sur la scène du Théâtre de la Concorde. Avec les mots de Sébastien Lepotvin, « Je me souviens de la terre » déplie une histoire en miroir au prisme des inquiétudes citoyennes d'hier et d'aujourd'hui.



Myriam Marzouki Sébastien Lepotvin choisissent la voie de l'art pour explorer les tensions inhérentes à l'action citoyenne. (© Photo Christophe Raynaud de Lage)

Par **Callysta Croizer**
Publié le 25 mai 2026 à 13:00

L'heure est grave au Théâtre de la Concorde. Alors que les crises environnementales se multiplient et que la répression du militantisme écologique se renforce, Myriam Marzouki et Sébastien Lepotvin s'interrogent sur le devenir de l'engagement citoyen. Dans « Je me souviens de la terre », la metteuse en scène et l'auteur choisissent la voie de l'art pour explorer les tensions inhérentes à l'action citoyenne.

Conçue en diptyque, la pièce séduit d'abord par son esthétique à la croisée des époques. Eclairés à la lueur d'une bougie tel un tableau caravagesque du XVIIe siècle, cinq personnages se dévoilent avachis autour d'une table en bois et de deux tonneaux dans une ambiance de taverne médiévale.

Alors qu'ils et elles émergent au milieu des restes d'un banquet bien arrosé, la première nouvelle du jour leur fait l'effet d'une douche froide : leurs terres sont menacées par le prévôt des marchands qui projette de construire une enceinte urbaine et de détourner un cours d'eau.

Face à la privatisation croissante de la propriété terrienne, chacun y va de son opinion. Entre révoltés et résignés, les compagnons tergiversent sur leurs moyens d'action avant d'opter pour la solution diplomatique - écrire une lettre de doléances à leur baron.

Péril écologique

La mise en scène tisse habilement sa toile dramatique, ponctuée de transitions chorégraphiques et musicales. Sur les coups de tonnerre, les tableaux vivants tout en clair-obscur font arrêt sur image pour laisser une voix off évoquer des bribes de souvenirs anonymes ou résonner des chants lyriques. D'un volet à l'autre du diptyque, l'atmosphère s'assombrit et l'inquiétude face aux bouleversements écologiques devient plus urgente. Prenant le large sur un voilier de fortune - clin d'oeil au Radeau de la Méduse -, les ruraux d'antan se transforment en militants écologistes contemporains.

Paré de casques de vélo et de longs imperméables, le groupe manifeste devant un mur de sacs contre la construction de châteaux d'eau privés. La scène n'est pas sans rappeler les activistes qui protestaient à Sainte-Soline en 2023 contre le projet de mégabassines, et furent pris dans de violents affrontements avec les forces de l'ordre.

Mais dans la salle d'attente où les personnages se retrouvent après la manif avec un bras ou une hanche cassée, l'avenir de la lutte fait débat. Loin du néo-cliché de l'écoterroriste extrémiste, Myriam Marzouki met en scène des hommes et des femmes ordinaires, partagés entre leur devoir citoyen face à l'imminence des désastres environnementaux et la crainte de représailles policières. En les exposant dans leur vulnérabilité et leur détermination, « Je me souviens de la terre » offre plus largement un écho sensible aux tensions qui traversent l'engagement individuel au nom de la communauté humaine.

JE ME SOUVIENS DE LA TERRE

Théâtre

Texte Sébastien Lepotvin

Mise en scène Myriam Marzouki

Paris, **Théâtre de la Concorde**

Jusqu'au 30 mai, puis à la Scène nationale de l'Essonne - Evry (les 12 et 13 novembre).

Durée 1 h 45

HEBDOMADAIRE

Je me souviens de la terre

DEUX ÉPOQUES, une même tension. D'un côté, un passé lointain, tout droit sorti d'une toile de maître du clair-obscur. De l'autre, aujourd'hui, dans une salle d'attente blafarde.

A la première époque, trois hommes et quatre femmes s'opposent à la construction d'une enceinte autour de la seigneurie, qui entraînerait déboisement et détournement des cours d'eau. Après débat, ils finissent par écrire au seigneur. A la seconde, des manifestants reviennent d'une mobilisation contre les mégabassines, le corps parfois meurtri par les violences policières. Avant l'action dans un cas, après l'affrontement dans l'autre.

L'auteur Sébastien Lepotvin et la metteuse en scène Myriam Marzouki ne se contentent pas de mettre en regard deux formes de résistance. Ils interrogent ce qui les déclenche, les met à l'épreuve et qui, malgré la lassitude et le doute, pousse encore à agir.

M. P.

● Vu à L'Azimut, à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine). Au Théâtre de la Concorde, à Paris, du 22 au 30/5.

MENSUEL

Aya Nakamura, Annette Messenger, Les Nuits de Fourvière... Voici l'agenda de la semaine !

par **Les Inrockuptibles**
Publié le 25 mai 2026 à 15h24
Mis à jour le 25 mai 2026 à 15h24

“La Reine Margot” de Patrice Chéreau au Reflet Médicis, “Je me souviens de la terre” de Myriam Marzouki et Sébastien Lepotvin au Théâtre de la concorde, Flea à L’Alhambra... voici l’agenda de la semaine !

[...]

Je me souviens de la terre, de Myriam Marzouki et Sébastien Lepotvin

Écrite par Sébastien Lepotvin et mise en scène par Myriam Marzouki au Théâtre de la Concorde, la pièce s’appuie sur un imaginaire et une pratique de la révolte écologique d’aujourd’hui, autant qu’elle se réfère à la longue histoire de la domination capitaliste sur le monde vivant. Dès le premier moment pictural de la pièce, inauguré par un ralenti à la Bill Viola, un groupe de personnes assis autour d’une table de taverne s’inquiète d’un projet de construction d’une enceinte autour de la ville qui va affecter leurs propres productions agricoles.

Au Théâtre de la Concorde, jusqu’au 30 mai.

[...]

“Je me souviens de la terre” : les fatigues militantes mises en scène par Myriam Marzouki

par Jean-Marie Dumas
Publié le 01 mai 2026 à 12:00
Mis à jour le 25 mai 2026 à 12:21



©Christophe Broyard de Lape

Myriam Marzouki et Sébastien Lepotvin interrogent dans leur pièce *Je me souviens de la terre* la fatigue des militant-es écologistes confronté-es à la répression de leurs actions.

“*Nous sommes les hôtes de la terre*”, suggère l’anthropologue Philippe Descola dans son dernier livre d’entretien avec Nicolas Truong, dans lequel il rappelle combien le capitalisme, indexé à ce qu’il appelle le “naturalisme”, a imposé en Occident un système de dévastation fondé sur le traitement des autres humain-es comme des choses ou des objets. Le chercheur salue les multiples expériences politiques menées par des collectifs alternatifs dans des ZAD ou par des populations autochtones inquiètes de la dévastation du monde vivant. C’est précisément certain-es de ces militant-es, sans qu’on sache très bien où et quand ielles s’agitent, que l’on retrouve dans *Je me souviens de la terre*. Écrite par Sébastien Lepotvin et mise en scène par Myriam Marzouki au Théâtre de la Concorde, la pièce s’appuie sur un imaginaire et une pratique de la révolte écologique d’aujourd’hui, autant qu’elle se réfère à la longue histoire de la domination capitaliste sur le monde vivant.

Dès le premier moment pictural de la pièce, inauguré par un ralenti à la Bill Viola, un groupe de personnes assis autour d’une table de taverne s’inquiète d’un projet de construction d’une enceinte autour de la ville qui va affecter leurs propres productions agricoles. Embarqué-es dans de vives discussions entre elleux pour définir leur mode de résistance, ielles posent l’enjeu de la pièce : comment agir face à des puissances politiques indifférentes à la sauvegarde du monde vivant et des modes d’existence de celles et ceux qui vivent de la terre elle-même ? D’un tableau à l’autre, d’une époque révolue au temps présent, dominé par les répressions de tous les soulèvements de la terre (de Notre-Dame-des Landes à Sainte-Soline...), Myriam Marzouki déploie plusieurs mouvements animés par cette même question : “*Comment continuer à agir quand nos biens communs semblent nous échapper ? Comment se relier les uns aux autres en nous préoccupant de nos biens communs ?*”

Fatigue militante et remises en question

Le dernier temps de la pièce, le plus fort et emblématique de ce drame politique, se concentre sur des différends stratégiques entre militant-es épuisé-es dans une salle d’attente d’une commission d’enquête autour de la répression des activistes (on pense évidemment à Sainte-Soline, mais cela pourrait être ailleurs). Faut-il persévérer dans l’action, quand elle est si durement réprimée, suspendre le mouvement, se reposer un peu ? Tissant un lien indicible entre hier et aujourd’hui, c’est-à-dire entre l’invention d’un capitalisme de la prédation et la consécration de son pouvoir absolu sur le monde, *Je me souviens de la terre* creuse au sein d’un imaginaire de la révolte des questions sans réponses, où s’entendent autant les joies militantes que la tristesse de leur accablement.

***Je me souviens de la terre*, de Myriam Marzouki et Sébastien Lepotvin au Théâtre de la Concorde, jusqu’au 30 mai.**

JE ME SOUVIENS DE LA TERRE

Théâtre de la Concorde – Paris

à partir du

22
Mai

Myriam Marzouki Au nom de la terre

Dans une vallée menacée par un projet d'aménagement brutal, huit personnages décident d'agir. Mais quelle option choisir quand l'action collective rencontre la répression : la résistance ou la fuite ? Avec *Je me souviens de la terre*, à partir de témoignages, le dramaturge Sébastien Lepotvin et la metteuse en scène Myriam Marzouki font fiction et ouvrent le débat.

Théâtral magazine : Que voulez-vous dire quand vous écrivez : "Je me souviens de la terre est une pièce inquiète de notre temps" ?

Myriam Marzouki : La notion d'inquiétude est l'un des affects qui nourrit le désir de cette pièce. Elle prend en charge les inquiétudes des personnages qui résonnent avec les nôtres, notre attention à ce qui est détruit, privatisé, approprié, mis en danger -qu'il s'agisse de ressources naturelles ou de biens communs- et notre capacité à défendre un rapport sain à ces biens. Il s'agit aussi des inquiétudes face aux moyens mis en œuvre pour nous empêcher de lutter : **nous montrons des personnages traumatisés par la répression de leurs manifestations, qui en gardent des séquelles.**

Quel est le point de départ de l'écriture de Sébastien Lepotvin, avec qui vous travaillez en étroite collaboration ?

Il n'y a pas de "commencement" à proprement parler. Il s'agit de thématiques qui cheminent, des questions qui sont toujours là et



notamment l'engagement commun, collectif, ou encore le rapport entre les humains et les autres êtres vivants présents sur terre.

Vous assumez ici un théâtre documenté plus que documentaire...

Oui. J'ai déjà monté un spectacle dont l'esthétique et la dramaturgie étaient celles du théâtre documentaire, la distinction est nette. Dans le théâtre documentaire, le document se montre en tant que tel, il y a quelque chose qui relève de l'enquête ou du

montage de l'archive alors que *Je me souviens de la terre* ne met pas en scène les sources. Il y a en amont un travail de documentation, qui est un préalable mais pas un squelette de l'écriture. La documentation est transmutée, articulée, fictionnée, adaptée aux personnages. Par ailleurs, la dimension poétique de l'écriture scénique et la multiplicité des langages qui constituent la partition, le visuel, les costumes, les lumières sont aussi importants que le texte lui-même.

Le titre *Je me souviens de la terre* évoque-t-il nécessairement le passé ?

Il indique, c'est sûr, une forme de nostalgie, de mélancolie, il interpelle sur ce qui n'est plus. Néanmoins, un autre aspect sera compréhensible après avoir vu le spectacle car dans la dramaturgie nous jouons avec les temporalités, les chronologies, les allers-retours entre le passé et le présent.

Que peut le théâtre dans notre période troublée ?

En tant qu'artistes, nous ne délivrons ni recette, ni solution, ni message, mais nous proposons une expérience sensible. Nous parlons de ce qui nous inquiète tout en produisant un temps, celui de la représentation, qui augmente notre puissance d'agir. Il est possible, en sortant, du spectacle, de se sentir nourris, reconnectés au monde, à l'avenir, par des sensations.

*Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond*

■ *Je me souviens de la terre*, de Sébastien Lepotvin, mise en scène Myriam Marzouki. Théâtre de la Concorde, 1 avenue Gabriel 75008 Paris, 01 71 27 97 17, du 22 au 30/05

THÉÂTRE - ENTRETIEN

Myriam Marzouki présente « Je me souviens de la terre » de Sébastien Lepotvin, entre passé et présent, entre fantasmes et réalité



THÉÂTRE DE LA CONCORDE /
TEXTE SÉBASTIEN LEPOTVIN /
MISE EN SCÈNE MYRIAM
MARZOUKI

Publié le 21 avril 2026 - N° 343

Créé à L'Azimut à Châtenay-Malabry, en mars dernier, *Je me Souviens de la terre* est aujourd'hui présenté au Théâtre de la Concorde. Cette pièce de Sébastien Lepotvin, mise en scène par Myriam Marzouki, nous fait voyager entre passé et présent, entre fantasmes et réalité...

« *Je me souviens de la terre* est né d'une réflexion partagée avec Sébastien Lepotvin, il y a 5 ans. Au départ, j'avais le désir de travailler sur la thématique un petit peu vaste des terres inconnues, du nouveau monde... Est-ce qu'il y a encore, aujourd'hui, des terres incognitas, des endroits vierges ? Mon envie était assez poétique et assez ouverte. Et puis, petit à petit, les choses se sont centrées sur une question plus contemporaine autour des imaginaires collectifs et des affects politiques, c'est-à-dire sur ce qui rend le nous possible. *Je me souviens de la terre* met en jeu des questions qui ne sont pas strictement des questions d'intimité individuelle : l'intimité des personnages s'articule avec l'époque, avec le monde et les questions collectives qui lui sont liées.

Imaginaires collectifs et affects politiques

Au gré de l'écriture, la pièce s'est structurée en deux parties. La première se passe apparemment il y a plusieurs siècles, la seconde, aujourd'hui. Je dis apparemment parce que le lien entre ces deux parties reste ouvert à l'interprétation. Cette construction en diptyque nous a permis de travailler sur la question du temps long historique, en essayant de montrer comment nos actions, nos luttes et nos inquiétudes présentes peuvent s'inscrire dans l'histoire. Je trouve également passionnant de se dire que nos actions et nos vies d'aujourd'hui peuvent être l'écho d'actions et de vies passées. *Je me souviens de la terre* explore l'idée que le fait de vivre un traumatisme active des mémoires, des fantasmes... L'imaginaire peut ainsi modifier la réalité vécue et la déplacer. Notre spectacle fait coexister deux dimensions : l'une associant passé et présent, l'autre fantasmes et réalité. »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

WEB

Théâtre

« Je me souviens de la terre », la révolte un rien gentille de Myriam Marzouki

par Julia Wahl
25.05.2026

Dans le cadre de son mois de mai consacré aux « Communs », le Théâtre de la Concorde accueille la création de Myriam Marzouki.

Une grande table sur laquelle trônent des fruits et des bouteilles de vin. Des personnages aux prénoms sortis tout droit d'un livre d'histoire médiévale, Marceau et Mahault, des jupes longues et des pantalons en toile. Des remous s'annoncent : il est question de privatiser les prés communaux. Les villageois-es s'accordent sur la nécessité de s'unir contre cette décision qui risque de les réduire à la misère, mais pas sur les moyens. L'une d'eux effraie quelque peu les autres par son jusqu'au-boutisme. Qu'à cela ne tienne ! Iels écriront tout de même une lettre au seigneur. Mais comment la rédiger ? Où finit la politesse et où commence l'obséquiosité ? Et, surtout, qui pour la porter ? Chacun-e se regarde, gêné-e.

« Personne ne choisit de vivre dans la colère »

Cette entrée en matière, qui semble s'inspirer du mouvement dit des « enclosures », pose le cadre : il sera question, dans ce *Je me souviens de la terre*, moins de la planète que de sa propriété. Comment faire de la terre et de l'eau des biens communs si elles n'appartiennent qu'à quelques-un-es ? Et comment maintenir la lutte quand les autorités n'ont aucun scrupule à faire montre d'une violence décomplexée ?

Années 2020. Des jeunes et des moins jeunes sont réunis pour protester contre l'édification de châteaux d'eau privés. Iels sont là pour défendre une conception collective de la propriété de la terre, mais certainement pas pour en découdre avec qui que ce soit. Et pourtant, la réalité les rattrape : la police – ou la gendarmerie mobile – tire. L'un d'entre elleux est éborgné. Une, encore jeune, voit sa hanche remplacée par une prothèse. Toustes sont traumatisé-es. Durablement.

« Qui ne rêve pas est déjà mort »

La violence n'est pas visible sur scène, mais audible par des cris et des sons divers. Les personnages courent peu, mais témoignent bien plutôt de ce qui leur est arrivé. Ainsi d'une étudiante en médecine, *street medic* d'un jour, à jamais marquée par les cris des manifestant-es qu'elle est venue secourir. Ces moments de récit alternent avec des moments chantés qui offrent aux actrices et aux personnages de faire à nouveau société. À d'autres moments, des sons font le lien entre l'épisode médiéval et la période contemporaine, traçant une généalogie des combats pour une propriété collective.

Et pourtant... L'idée de cette hérédité fonctionne et donne une certaine épaisseur à la question des violences policières dans le cadre militant. Néanmoins, le texte est parfois en dessous, péchant par un excès de naïveté qui amoindrit le propos : « Sans doute sont-ils des rêveurs ceux qui n'ont pas encore renoncé. Mais qui ne rêve pas est déjà mort ». Est-ce seulement de rêve qu'il s'agit ici, et non d'une réalité plus concrète, l'accès universel à l'eau et la terre ? De même, les cris prétendant lutter contre la destruction de la « beauté du monde » paraissent bien gentillets, quand il s'agit de permettre à chacun-e de survivre.

Les adages et formules toutes faites parsèment le texte et l'extraient ainsi de tout ancrage dans le réel. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les actrices elleux-mêmes, à de nombreux moments, semblent chanter le texte plus que le dire. Il manque de manière générale, dans ce *Je me souviens de la terre*, une incarnation qui rendrait compte des urgences évoquées par la pièce.

Je me souviens de la terre,
texte de Sébastien Potvin,
mise en scène de Myriam
Marzouki. Au Théâtre de la
Concorde jusqu'au 30 mai.

Visuel : © Christophe Raynaud
de Lage



© Christophe Raynaud de Lage

EN APARTE

Myriam Marzouki : « L'hybridation permet le déplacement poétique du politique »

Après sa création à L'Azimut, à Châtenay-Malabry, la metteuse en scène présente sa nouvelle pièce, *Je me souviens de la terre*, conçue avec l'auteur Sébastien Lepotvin. En tournée, le spectacle fera escale au Zef, à Marseille, avant de rejoindre le Théâtre de la Concorde, à Paris.

 Peter Avonda
21 mars 2024

Vous venez de créer avec Sébastien Lepotvin Je me souviens de la terre. De quoi parle ce spectacle ?

Myriam Marzouki : Ce sont sept hommes et femmes qui ont en commun d'avoir participé à un même événement. Ils ont manifesté pour défendre une cause, l'accès gratuit à l'eau, qui leur semblait vitale. À cette occasion, ils ont fait l'expérience de la répression violente de leur manifestation. Ils en ont conservé différentes traces, des blessures, des conséquences d'ordre psychologique autant que physique. Pour ces personnes qui n'ont pas le même rapport à l'engagement, à la violence, à l'action collective ou politique, se pose alors la question de savoir que faire, continuer ou non, après le traumatisme de la violence subie.

C'est le cœur de l'histoire, mais la pièce ne raconte pas cela de manière chronologique. Ce qui nous intéressait, avec Sébastien Lepotvin, c'était de raconter ce qui précède et ce qui suit une action. Quels sont les chemins imaginaires, les représentations mentales, qui font qu'à un moment, on fait quelque chose ensemble ? Et qu'en reste-t-il une fois qu'on a agi ? C'est la raison pour laquelle la pièce est plutôt construite à travers les chemins de la mémoire, des souvenirs, des traces. Il y a



© Christophe Raynaud de Lage

quelque chose dans la narration qui est non linéaire et non chronologique, même s'il y a en arrière-plan du spectacle une matière documentaire et des réalités politiques. Ce qu'on donne à voir au plateau est beaucoup plus sensible, avec une dimension onirique et poétique.

La pièce s'appuie sur de véritables témoignages. Pourquoi ce point de départ ?

Myriam Marzouki : C'est le point de départ de tout notre travail. Avec Sébastien, on a toujours le désir de faire un théâtre en prise avec le présent, de raconter notre époque avec les moyens de l'art. Le document est une manière d'être juste, d'être dans la vérité des faits et de notre situation. Il y a aussi une documentation historique qui passe par des lectures. La documentation est toujours un préalable. Dans une époque où la vérité est tellement malmenée, on doit être exact pour rendre compte de nos expériences contemporaines et s'appuyer sur des références au passé qui sont solides.

Mais dans le même temps, on n'a pas l'ambition de faire un travail de chercheurs ou de documentaristes. Ce qu'on veut c'est déployer une expérience poétique et sensible, que le temps du spectacle soit aussi le temps d'un voyage imaginaire. Il y a toutes sortes de manières et d'outils pour se documenter sur le présent. Notre ambition n'est pas d'informer les spectateurs. C'est de saisir les émotions, les représentations qui nous traversent aujourd'hui et qui fabriquent les personnes et les citoyens que nous sommes. À partir de cette base factuelle, on peut aller ailleurs.

Les sujets que vous abordez sont brûlants d'actualité. Selon vous, quelle place a le théâtre dans ces débats ?

Myriam Marzouki : Je pense que le théâtre n'est pas une citadelle ou un espace hermétique. Ce n'est pas un endroit clos sur lui-même. Au contraire, il est perméable à la société. Je ne soutiens pas une position de l'art pour l'art, séparé des questions du présent. Dans le même temps, je pense que l'espace du théâtre est un endroit privilégié, particulier, qui permet des expériences qui ne sont pas celles de la télévision, de la lecture de la presse, des réseaux sociaux. On est dans un endroit à la fois à part et poreux.

Quand je pense aux spectateurs, je sais qu'ils viennent au spectacle chargés de tout ce qu'ils ont vécu dans la journée, dans la semaine. Et je crois que le temps du spectacle est un temps que nous offrons pour ressaisir ces émotions qui nous assiègent aujourd'hui, qui sont souvent négatives. C'est la raison pour laquelle je ne fais pas un théâtre de divertissement, où il s'agirait d'oublier le monde. J'ai envie de proposer une expérience qui permette de retourner au monde en étant chargé de quelque chose, pour mieux lui faire face, le saisir, le regarder autrement, peut-être le transformer.

Je pense qu'un spectacle, la musique, la littérature, augmentent notre puissance d'agir. Cela ne donne pas des recettes, mais des émotions qui nous permettent d'être reconnectés à des sentiments positifs. Il ne s'agit pas de donner un mode d'emploi politique ou de trouver dans le spectacle une solution aux problèmes de la cité, mais de pouvoir y retourner en ayant du cœur à l'ouvrage.

La question de l'engagement et de l'action politique est un point d'opposition par essence. Comment travaillez-vous l'adresse de ce spectacle ?

Myriam Marzouki : Dans la diversité des personnages qui sont sur scène, nous avons intégré la question de la pluralité, de la complexité, de la contradiction à l'intérieur même du spectacle. Tous nos personnages peuvent résonner avec la diversité du public assemblé. Nous souhaitons produire un effet de miroir pour le public dans sa diversité d'individus, d'âges, de sensibilités, de rapports à la chose publique.

Vous évoquez l'importance de l'imaginaire et du sensible. Comment les ressources concrètes que sont les témoignages se transforment-elles en matériaux dramaturgiques ?



© Christophe Raynaud de Lage.

Myriam Marzouki : Dans notre processus de travail avec Sébastien Lepotvin, on a toujours un texte à expérimenter dès la première répétition. Ce n'est pas une écriture de plateau où tout s'invente avec les interprètes. Mais le texte n'arrête pas de s'écrire au gré des expériences que je mène sur scène avec les interprètes, sur un temps long de deux ans environ, avec différentes résidences de recherche, d'expérimentation, puis de création.

Le texte est réécrit, subit des coupes, se précise et se modèle sur chaque interprète. Puis plusieurs écritures viennent se greffer et hybrider le texte. Une écriture musicale, chorégraphique, une écriture de la lumière. Le texte est évidemment le squelette, mais la dimension sensible de la création, ce sont tous ces langages, élaborés petit à petit par les collaborateurs avec qui je fabrique la mise en scène autour d'une solide dramaturgie partagée.

Cette hybridation fait pleinement partie de votre travail, qu'apporte-t-elle ?

Myriam Marzouki : Elle permet justement le déplacement poétique du politique. À partir du moment où on déploie des espaces qui ne sont pas seulement des espaces du discours ou du sens, on peut opérer une sorte de transmutation de l'expérience réelle et lui donner une autre résonance, des polysémies. C'est comme cela que les choses s'étirent, que la temporalité est travaillée autrement et qu'on arrive à produire une image qui a une profondeur, un mystère. Tout cela se fait en amont, il y a des rêves qui sont déjà présents, des choses que je fantasme. Après, on essaie de faire advenir tout ça avec la magie de la lumière, du son, du chant...

Formellement, comment cela se transcrit au plateau ?

Myriam Marzouki : Il y a par exemple un travail du corps, avec une dimension plastique et visuelle. Les comédiens font alors presque un travail de danseurs. Et puis, il y a des moments de chant, travaillés en tant que tels. J'ai un storyboard, je sais qu'il y a des choses que je veux travailler avec des outils précis. Dans ce spectacle, il y a toute une recherche sur le clair-obscur, partagée avec la scénographe, la costumière et le créateur lumière. C'est à la fois simple et complexe dans son agencement, cela demande de la précision technique et une collaboration de tous les créateurs pour qu'au bout du compte, cela se déploie dans un ensemble cohérent. Je cherche à tisser l'hétérogénéité dans une narration qui a sa logique interne, tout en assumant une forme d'étrangeté onirique.

Le texte continue de s'adapter au fil des répétitions. Qu'en est-il de l'écriture du spectacle ? Se poursuit-elle au-delà des premières représentations ?

Myriam Marzouki : Après la création, il s'agit plus de réglages de mise en scène que de l'écriture qui se poursuit à proprement parler. Le texte est globalement stabilisé à la première représentation, mais il y a une deuxième étape qui est en train de se déployer. C'est le moment où le spectacle commence à exister. Même si le texte est fixé, il y a toute une partie de ce que les acteurs peuvent ajouter : de la chair, du concret, du vivant.

Une fois que les interprètes sont solides sur ce qu'ils ont à jouer, il y a un « *small talk* » improvisé du plateau qui peut venir flouter et épaissir le texte écrit. Dans la vie, quand on met huit personnes autour d'une table, il y a toujours un moment où tout le monde parle en même temps, avec des paroles et des voix qui se détachent. Et comme dans *Je me souviens de la terre*, il est question d'un groupe, ce surplus du texte appartient maintenant aux interprètes. Cette dernière dimension de l'écriture, celle de la parole en représentation et qui ne cesse pas de bouger, de vivre, à chaque représentation.

Je me souviens de la terre de Sébastien Lepotvin
Création le 10 mars 2026 à L'Azimut - Antony Châtenay-Malabry
Durée 1h45.

Tournée

25 au 26 mars 2026 au Zef - Scène nationale de Marseille
22 au 30 mai 2026 au Théâtre de la Concorde - Paris

Mise en scène de Myriam Marzouki

Texte de Sébastien Lepotvin

Avec Mounira Barbouch, Frédéric Gustaedt, Yassine Harrada, Damien Houssier, Louise Belmas, Sarah Lefeuve, Ghita Serraj, Maxime Tshibangu

Regard chorégraphique - Magali Caillet-Gajan

Scénographie - Margaux Folléa

Création lumière - Emmanuel Valette

Création sonore - Félix Gouin

Costumes - Alma Bousquet

Régie générale - Jean-Marc Ducrocq

« Je me souviens de la terre », les communautés rebelles de Myriam Marzouki



Photo Christophe Raynaud de Lage

À l'heure où l'engagement citoyen pour l'environnement est de plus en plus durement réprimé, *Je me souviens de la terre* suit un groupe de personnes ordinaires qui, à travers les âges, tentent de défendre la cause du vivant. Un beau spectacle mis en scène par Myriam Marzouki, étonnant et séduisant dans la forme, politique et sensible dans le fond.

On se souvient que, en 2012, Myriam Marzouki abordait la question de l'engagement citoyen et écologique dans un spectacle drôle et légèrement ironique sur un texte d'Emmanuelle Pireyre, *Laissez-nous juste le temps de vous détruire*. Les temps ont changé et *Je me souviens de la terre* reprend les mêmes thèmes sur une teinte plus grave qu'induisent certainement les bouleversements de notre monde. En 2012, il n'y avait pas eu Sainte-Soline, le backlash écologique, la répression féroce des manifestations et militants écologistes, et encore moins le concept d'écoterrorisme. La question environnementale se fait chaque jour plus pressante, au gré des dixièmes de degré de réchauffement qui s'additionnent et de leurs conséquences potentiellement terrifiantes pour nos sociétés et pour la survie même de l'espèce humaine. Mais au fur et à mesure que le danger grandit, l'engagement des citoyens pour les causes environnementales devient donc, lui, de plus en plus problématique au vu des risques qu'il nécessite de prendre. Dans ces conditions, que faire ? C'est la question léniniste qui se pose encore et toujours, et à laquelle Myriam Marzouki tente à nouveau de répondre.

Une question sans âge, car, dans *Je me souviens de la terre*, tout commence comme un tableau qui s'anime. Tonneaux posés à terre, grande table en bois arborant sur son plateau des pichets et carafes en terre cuite et en étain, des grappes de raisin et des verres remplis de vin rouge, on se croirait dans une peinture d'une scène de vie de taverne d'une campagne française ou flamande du XVIIIe siècle. On se trouve en fait dans un temps ancien, suspendu entre le Moyen Âge et le XIXe, entre prévôt des marchands, biens communaux et expansion des mines de fer. Les terres appartenant autrefois aux seigneurs, mais mises en commun, se privatisent, c'est le début d'un processus qui bouleversera le monde rural. Les personnages sont figés dans un clair-obscur et commencent ainsi la pièce en cherchant le meilleur moyen de s'opposer à la construction d'une nouvelle enceinte autour de la ville qui va déboiser leurs forêts et détourner leurs cours d'eau. **Entre esprit de révolte, pusillanimité, aquoibonisme ou autre envie de partir pour chercher des ailleurs plus vivables s'esquisse déjà toute une panoplie de personnages aux caractères différents, nos ruraux s'entendant finalement pour écrire une lettre au seigneur comme on signe aujourd'hui des pétitions.** Pétitionner, manifester, respecter la loi ou l'enfreindre, laisser parler sa peur ou son courage, entreprendre des actions de blocage ou recourir à la justice, ou tout simplement ne rien faire et se résigner sont les mêmes alternatives auxquelles nos personnages, basculant dans le monde d'aujourd'hui après un beau voyage en bateau, type radeau de la Méduse, se confronteront ensuite.

Car la deuxième partie du spectacle se déroule dans une salle d'attente un peu froide – néons, plante verte et fontaine à eau –, celle de la commission d'enquête autour de la répression d'une manifestation pour s'opposer à la création... de châteaux d'eau, avec Sainte-Soline et les mégabassines en toile de fond mentale. S'explorer alors comment la répression – l'usage de la violence par le pouvoir – marque les individus, leurs corps, leur psyché, et amoindrit leur capacité à se mobiliser. Se réactivent ainsi, de manière plus directe et contemporaine, les questionnements sur les moyens à employer pour faire entendre la voix des citoyens. On pourrait craindre que l'orientation idéologique du propos n'entretienne un sentiment de convaincre des convaincus, mais toute la force de **Sébastien Lepotvin**, l'auteur, et de Myriam Marzouki, la metteuse en scène, est d'ouvrir un champ bien plus large et plus profond. **Formellement d'abord, *Je me souviens de la terre* navigue entre images picturales, déplacements chorégraphiés, parties lyriques, tirades poétiques et dialogues concrètement situés, qui lui confèrent une étrange beauté et amplifie l'intérêt du spectateur.** Sur le fond, ayant enquêté auprès de participant-es à des manifestations pour protéger l'environnement, l'auteur et la metteuse en scène dessinent ces individus avec une sensibilité toute en finesse. Dans leurs dissensions, mais aussi dans leur besoin d'espoir et de solidarité, dans leur lien au vivant, et les uns aux autres, *Je me souviens de la terre* dépasse ainsi la question de la cause environnementale pour explorer le rapport des individus aux pouvoirs et la complexité de leurs propres interrelations. Dans un contexte politico-médiatique qui ne cesse de mettre en avant les extrêmes, d'opposer et de catégoriser, c'est ce qui fait communauté sensible qui nous manque, et que l'on se retrouve ainsi, ému, à toucher du doigt.

Eric Demey – www.sceneweb.fr

Vu en mars 2026 à L'Azimut, Théâtre La Piscine, Châtenay-Malabry

Le Zef, Scène nationale de Marseille

les 25 et 26 mars

Théâtre de la Concorde, Paris

du 22 au 30 mai